dès chacun par un roi, un prince, ou tout au moins un duc. Elle formait une masse de quatre cent mille hommes d'infanterie, de quatre-vingt mille cavaliers et de douze mille bouches à feu. Il lui fallut trois jours pour traverser le Niémen. Cette opération terminée, Napoléon s'arrêta un instant, pensif et immobile, sur le bord du fleuve où quatre ans auparavant Alexandre lui avait juré une éternelle amitié ; puis, le franchissant à son tour :

— La fatalité entraîne les Russes, dit-il ; que les destins s'accomplissent !

Ses premiers pas, comme toujours, furent ceux d'un géant. Au bout de deux jours d'une marche habile, l'armée russe, surprise, en flagrant délit, était culbutée, et voyait un corps d'armée tout entier séparé d'elle. Alors Alexandre reconnaissant Napoléon à ces coups rapides et terribles, lui fit dire que s'il voulait évacuer le terrain envahi et repasser le Niémen, il était prêt à traiter. Napoléon ne lui répondit qu'en entrant à Wilna. Il n'y resta que vingt jours, y établit un gouvernement provisoire ; puis, après y avoir laissé un ambassadeur, M. de Pradt, il se remit à la poursuite des Russes.

Après quelques jours de marche, Napoléon commença de s'effrayer du système de défense adopté par Alexandre. Son armée avait tout ruiné dans sa retraite, moissons, châteaux, chaumières, tandis qu'une autre armée, de plus de cinq cent mille hommes, s'avançait dans des déserts qui n'avaient pu nourrir jadis Charles XII et ses vingt mille suédois. Du Niémen à Wilna, on marcha, à la lueur de l'incendie, sur des cadavres et sur des ruines fumantes. Dans les derniers jours de juillet, les Français arrivèrent à Witepsk, déjà étonnés d'une guerre qui ne ressemblait à nulle autre, dans laquelle on ne rencontrait pas d'ennemis, et où il semblait qu'on n'eût affaire qu'au génie de la destruction. Napoléon lui-même, stupéfait de ce plan de campagne, qui n'avait pas pu entrer dans ses prévisions, ne voyait devant lui que des déserts immenses dont il lui faudrait une année entière pour atteindre le bout, et où chaque étape qu'il faisait l'éloignait de la France, puis de ses alliés, puis enfin de toutes ses ressources. En arrivant à Witepsk, il se jeta accablé dans un fauteuil, et faisant appeler le comte Daru, intendant général de l'armée :

— Je reste là, lui dit-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée, et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie ; celle de 1813 fera le reste. Pour vous, songez à nous faire vivre dans ce pays, car nous ne ferons pas la folie de Charles XII.

Puis s'adressant à Murat :

— Plantons nos aigles ici, ajouta-t-il ; 1813 nous verra à Moscou, et 1814 à Saint-Pétersbourg. La guerre de Russie est une guerre de trois ans.

Mais toutes ces résolutions cédèrent bientôt à son impatience naturelle, et ce fut sa déstinée, à lui, qui l'entraîna sur la route de Moscou. Le 14, on battit les Russes à Krasnoë ; on s'empara, le 30, de Viazma, et on préluda, le 5 septembre, à la sanglante bataille de la Moskowa, qui fut livrée le 7. La veille, Napoléon avait trouvé à son campement M. de Beausset, préfet du palais, qui lui apportait une lettre de Marie-Louise et le portrait du roi de Rome, peint par Gérard. Ce portrait avait été exposé devant la tente impériale, autour de laquelle s'était formé un cercle composé de princes, de maréchaux et de généraux.

— Retirez ce portrait, dit Napoléon à un de ses serviteurs ; c'est montrer trop tôt à mon fils un champ de bataille !

Rentré dans sa tente, Napoléon avait dicté ses ordres pour le lendemain ; à trois heures du matin, Rapp l'avait trouvé le front appuyé dans ses deux mains ; mais à l'arrivée de son aide de camp il avait relevé la tête en lui demandant :

— Eh bien ! les Russes sont-ils toujours là ?

— Oui, sire, toujours.

— Ce sera une terrible bataille.... Crois-tu à la victoire ?

— Oui, sire ; mais elle sera sanglante.

— Je le sais ; mais aussi j'ai quatre-vingt mille hommes ; j'en perdrai vingt mille, j'entrerai avec soixante mille dans Moscou ; les traîneurs nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, et nous serons plus forts qu'avant la bataille.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les acclamations retentirent, le cri de *vive l'empereur !* courut sur toutes les lignes, et, dès que le soleil se fut montré, on lut aux soldats la proclamation suivante, l'une des plus concises, et par conséquent des plus sublimes de Napoléon :

« Soldats ! disait-il, la voilà cette bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire ne dépend que de vous ; elle est nécessaire : elle amènera l'abondance, et nous assurera de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Soyez les hommes d'Austerlitz, de Friedland, de Witepsk et de Smolensk, et que la postérité la plus reculée dise en parlant de vous : Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou !"

A peine les cris ont-ils cessé, que Ney, toujours impatient, demande à attaquer. Tout prend aussitôt les armes, chacun se dispose pour cette grande scène qui va décider du sort de l'Europe ; une nuée d'aides de camp partent comme des flèches dans toutes les directions. Murat divise sa cavalerie. Il est six heures du matin, tout s'ébranle, tout marche, tout se porte en avant. Davoust s'élance avec son corps d'armée ; les divisions Compans et Desaix le suivent.... Toute la ligne ennemie prend feu comme une traînée de poudre.

Compans est blessé, Rapp accourt pour le remplacer : au moment où il touche à la redoute des Russes, il tombe atteint d'une balle ; c'est sa vingt-deuxième blessure. Desaix le remplace et est blessé à son tour. Le cheval de Davoust est tué par un boulet. Le prince d'Eckmühl roule dans la poussière, on le croit tué ; il se relève et remonte sur un autre cheval. Rapp se fait porter devant l'empereur :

— Eh quoi ! toujours blessé ?

— Sire, que voulez-vous ? c'est une mauvais habitude dont j'ai cherché vainement à me défaire.

— Que fait-on là-bas ?

— Des merveilles, sire ; mais il faudrait la garde pour tout achever.

— Je m'en garderai bien, répond Napoléon en faisant un mouvement involontaire ; je ne veux pas la faire *démolir*. Nous gagnerons la bataille sans elle.

En ce moment, nos redoutes s'enflamment, quatre-vingts nouvelles bouches à feu éclatent à la fois ; aux boulets succède la mitraille. Ecrasés sous cet ouragan de fer, les Russes cherchent à se reformer. La pluie mortelle redouble : ceux-ci s'arrêtent, n'osant avancer davantage ; et, cependant, ils ne veulent pas faire un pas en arrière.... quarante mille hommes sont là, qui se laissent foudroyer pendant deux heures ; c'est un massacre effroyable, une boucherie sans fin, qui laisse cependant Napoléon maître du plus horrible champ de bataille qui ait jamais existé : soixante mille hommes, dont un tiers nous appartenait, étaient couchés dessus ! Nous avions neuf généraux tués et trente-quatre de blessés. Nos pertes étaient immenses et sans résultats proportionnés.

Le 14 septembre 1812, Napoléon et la grande armée entrèrent à Moscou. Mais tout devait être sombre dans cette guerre, jusqu'à nos triomphes. Nos soldats étaient habitués à entrer dans des capitales et non dans des nécropoles. Moscou semblait une vaste tombe, partout déserte et partout silencieuse. Napoléon s'établit au Kremlin, et l'armée se répandit dans la ville.

Au milieu de la nuit, Napoléon est éveillé par le cri *au feu !* Des lueurs sanglantes pénétraient jusqu'à son lit. Il courut à la fenêtre.... Moscou n'était qu'un brasier. Il fallut échapper à cet ocean de flammes qui montait comme une marée... Pendant ce temps, l'hiver arrive. Le 23, le Kremlin saute, et la retraite commence de s'opérer sans de trop grands désastres, quand tout à coup, le 7 novembre, le thermomètre descend de 5 degrés à 18 au-dessous de la glace ; et le 29e